

Un entretien avec... **Gustave DORET**

Lutry (Suisse),... Oct. 30

C'est ici, Monsieur, que me parvient votre demande d'entrevue. Je serai à Paris dès fin octobre..., etc...

G. D.

Château-de-Lutry,... Nov. 30

Cher Monsieur,

Ma rentrée à Paris a été retardée ; je compte passer l'automne ici..., etc...

G. D.

Deux billets comme ceux-là dictent une conduite. Je prenais l'express Paris-Genève — Paris, 11 h. 30 ; Genève, 21 h. 35. — Puis, laissant à Genève le train de la Riviera Suisse aux diplomates européens, j'embarquais, quai des Bergues, sur ce bon bateau à vapeur aux allures de transat qui va, portant la fièvre du grand large aux placides petites villes égrenées au bord du bleu Léman. Aurais-je, de loin, salué le souvenir de Strawinsky à Morges, où la mémoire de Gounod et de Massenet à Vevey ? Mais les *Noces*, *Faust*, *Esclarmonde*, qui furent écrits là-bas, ne valent pas ici les beaux loisirs sur l'eau soyeuse déchirée par les palettes de la roue. Retranchés dans leurs vallons secrets, loin du monolastic de la route, parmi leurs vignobles pierreux et étagés, les gens de ce pays vivent d'une douce vie au ralenti. Voici le débarcadère, les façades qu'un pampre festonne, l'école bourdonnante, l'auberge et ses buveurs attardés sous la treille, devant deux « décis » de Lavaux qui sent la pierre à fusil. « Vignolan ! Nourtré fifaie... » : c'est un paysan qui passe en chantant, le fossier sur l'épaule. J'interroge :

— Le château ? Gustave Doret ! Oh ! il n'y a pas tant loin, fait-il.

— Merci, vigneron.

— Adieu, bonjour.

Et je le découvre enfin, au centre de la petite ville, ce château de Lutry, avec ses longs toits penchants aux tuiles roussies construit au XVI^e par Claude de Lutry et qui est aujourd'hui classé comme monument historique. C'est là le domicile de grand style que les autorités communales du lieu ont réservé au compositeur. Car la vie de Doret se partage en son pays d'origine et son pays d'adoption, si pour lui, l'on peut ainsi nommer la France. Car les origines de Doret sont dauphinoises, comme celles de Berlioz ; sa famille ne se réfugia en Suisse que lors de la Révocation de l'Edit de Nantes.

Cependant tout ce qui précède n'est, hélas ! que jeu d'imagination. Car l'humble réalité, la voulez-vous ? La voici : Métro Ligne 9, Richelieu-Drouot-St-Cloud. Arrêt : Trocadéro. Rue Vineuse n° (La rue Vineuse est à quelques pas du cimetière de Passy où reposent Debussy et Fauré). Troisième étage, à gauche.

Une flambée dans l'âtre, des livres épars et des partitions, sans doute ; mais aussi la plus noire pluie ruisselant aux vitres. Et, dans la petite caverne — comme il dit — le Parisien Gustave Doret garde si bien la figure sérieuse et franche de ses Vaudois, que c'est parmi eux que je m'obstine à le voir, face à son lac tranquille, et cela tandis que lui-même, dès les premiers mots de son entretien, me dit combien il se sent « chez lui » en France, pays de la musique française.

— *La patrie*, me dit-il, *sans doute est-ce d'abord où l'on eut son berceau. Le mien ? A Aigle, canton de Vaud, en 1866. Elle est ensuite là où l'on trouve la source*



Ph Francis de Jongh

Gustave DORET

profonde de son inspiration. Mais pour l'artiste elle est encore — « ubi bene, ibi patria » — où il respire l'atmosphère propre à faire éclore l'œuvre qu'il porte en lui. Evadé des études scientifiques qui m'auraient fait disciple d'Esculape, je travaillai durant deux années à Berlin à la *Königliche Hochschule für Musik*, sous la direction du roi des violonistes de ce temps, Joachim. Mais Paris était mon but. J'y vins donc et, à Paris, Massenet m'accueillit, tout de suite, dans sa classe au Conservatoire ! Je n'y trouvais que des amis. Et c'est depuis ce jour que je me sens chez moi en France, où je fus toujours traité par mes collègues comme un concitoyen, sans que jamais, vous m'entendez, il ne me fut fait allusion à ma nationalité étrangère...

N'importe ! C'est bien là-bas, entre son lac et la Dent de Jaman que je voudrais ramener Doret pour le faire parler de lui. « Pour comprendre le poète, dit Schiller, va dans son pays. » Et Goethe : « Parler de soi est toujours poésie. »

— Ah ! l'amitié, Monsieur, reprend Doret, l'avant-guerre la comprenait autrement qu'aujourd'hui ! On nous parle toujours de progrès, comme s'il y avait progrès possible en dehors de l'évolution des traditions civilisatrices que la guerre a couchées dans sa tranchée immense.

— Pourtant, tous les nouveaux venus à la musique se réclament bien de Jean Sébastien et exègètent sur le « retour à Bach ».

— Formule passe-partout que celle-là. Mais il y a loin de la formule à la pratique ! Celle-là nous vaut — ô ironie ! — une séquelle d'œuvres uniformes, sinon informes, et un style — si style il y a ! — d'un internationalisme décourageant, sous le signe puéril du taylorisme atonal. Les talents ne furent jamais si nombreux, je le veux bien. Mais jamais on n'en vit tel gaspillage, ni telle hâte à courir au succès immédiat. L'instinct avant tout, clame-t-on. Saint-Saëns disait : « Ecrivez plutôt vingt mesures en ut majeur et sans modulations ; nous verrons après cela si vous êtes musicien. »

— Gedalge n'en réclamait que huit qu'on put chanter sans accompagnement.

— N'allez pas déduire de tout cela que je sois misonéiste et pessimiste par vocation ! Le mercantilisme régnant aura une fin, comme toute chose. Les procédés de spéculation finiront par épuiser leur puissance. Le temps viendra où l'ébauche sera moins prisée que l'œuvre achevée, où les velléités ne prévaudront plus sur les réalisations. Un homme naîtra — en quel pays ? — qui remettra un peu d'ordre dans la gabegie actuelle, qui ouvrira de nouvelles voies à notre art, lequel ne saurait rester stagnant sans doute, mais qui ne saurait non plus vivre de tentatives paradoxales, de crises hystériques, de destructives négations. L'anarchie n'a jamais été profitable à l'humanité, Monsieur, ni à l'art.

— Vous ne devez guère croire au Bolchevisme, à ses pompes et à ses œuvres ?

— Moins que jamais, Monsieur, et sa défaite me semble même certaine, à condition que le snobisme apathique et puéril, celui qu'on travestit en idéalisme, ne pousse les classes bourgeoises au suicide.

— Votre prophétie compte-t-elle aussi pour la musique ?

— Certes, bien que comparaison ne soit pas raison ! Trop d'artistes d'aujourd'hui se sont fait une âme dite « moderne » à l'image de la politique. Concluez. Que seront nos avant-gardes, dans un avenir que nous ne verrons pas ? Pour eux, notre passé n'est guère qu'un cauchemar où s'agitent des fantômes plus ou moins ridicules et naïfs. Fatal divorce des générations, qui se reproduira dans vingt ans ! Nos jeunes d'aujourd'hui, à leur tour, seront alors les ombres naïves et ridicules que railleront les nouveaux jeunes naissant à la musique. Mais on pourrait ainsi épiloguer sans fin.

— Soit. Aussi voudriez-vous bien en revenir à vous, et m'ouvrir la cassette de vos meilleurs souvenirs ?

— Volontiers. Vous n'y trouverez rien de plus précieux, je vous en prévient que l'amitié des musiciens de ma génération et celle — quoi qu'on dise — de tant de jeunes contemporains qui ne craignent pas de se compromettre en venant disputer de leur art avec moi, tout en fumant un cigare au coin de mon feu. Voulez-vous des noms ? Saint-Saëns, Massenet, Widor, d'Indy, Duparc, Fauré, Messager, Debussy, Bordes, Dukas, Ropartz, Magnard, Rabaud, Lazzari, Vienne : vous voyez que ma liste est longue et que mes souvenirs pourraient bien ne pas être un inutile document pour la petite histoire. Car entre la légende et l'histoire, c'est trop souvent la légende qui a le dernier mot.

— Il n'y a que Rostand pour prétendre qu'elle vaut mieux qu'un document.

— Ainsi tenez : a-t-on assez dit que Saint-Saëns était de caractère impossible et de cœur sec ! En réalité, esprit vif et précis ; cœur généreux vis-à-vis des malchanceux avec lesquels il partageait volontiers — et toujours de façon anonyme ! — les bénéfices de son travail. Vous savez qu'il mourut sans fortune, riche de son seul labeur quotidien et de droits d'auteur longtemps peu productifs. Mais écoutez au moins de quelle façon imprévue et pittoresque je fis sa connaissance. C'était vers 1893 ou 94 ; je débutais alors comme chef aux Concerts d'Harcourt, et j'y avais dirigé, tant bien que mal — mais plutôt mal, je l'avoue, par manque de répétitions ! — l'Ouverture de Don Juan quand, en rentrant au foyer, je vis Saint-Saëns s'approcher de moi de façon peu amène. — « Alors, jeune homme, me dit-il, c'est donc cela qu'on fait du chef-d'œuvre de Mozart ? » Morfondu comme poule que renard aurait pris, je préparai ma revanche en prodiguant mes soins quinze jours plus tard à sa 3^e Symphonie avec orgue. Or, comme je quittais la salle, cette Symphonie jouée, je vis, cette fois, s'approcher de moi un Saint-Saëns épanoui ? « Est-ce ainsi, Maître, demandai-je, qu'on dirige le chef-d'œuvre de Saint-Saëns ? » Il me frappa sur l'épaule et me donna l'accolade sans rien dire : c'était l'investiture de l'amitié. Cette amitié, je la conservai jusqu'au dernier jour. Et voulez-vous maintenant une preuve de sa conscience artistique ? C'est une anecdote encore, mais elle n'est pas longue et ce sera la dernière. J'avais monté l'Orphée de Gluck au Théâtre de Jorat, à Mézières, en Suisse. Rien que pour l'orchestre seul, nous avions eu douze répétitions. Ce furent d'inoubliables heures. Orphée, c'est ce que j'ai fait de mieux. — « C'est parfait, me dit Saint-Saëns en sortant du théâtre. Parfait. Mais pourquoi, diable ! telle appoggiature de la flûte à telle mesure ? » J'y croyais, à mon appoggiature, et le lui dis. Il me quitta sans répliquer. Quatre jours après, un télégramme à mon adresse : « Votre appoggiature flûte exacte. Vous ai induit en erreur. Lettre suit. Amitiés. Saint-Saëns. » Pour consulter la méthode du Père Mozart, suprême autorité dans la matière, il avait fait, en plein été — c'était en 1911, et l'été était torride cette année-là ! — le trajet de la Rue de Courcelles à l'Ancien Conservatoire. De tels traits peignent bien l'homme et l'artiste. Et pourtant celui-ci reste méconnu. Qui sait si plus tard, quand le temps aura éliminé le facteur « nouveauté », Saint-Saëns ne prendra pas sa place définitive sur le même rang que Debussy ?